

ARISTOTE  
TRADUCTIONS ET ÉTUDES

---

**LE LANGAGE  
LECTURES D'ARISTOTE**

ÉDITÉ PAR  
LEONE GAZZIERO

Publié avec le soutien de l'Agence Nationale de la Recherche  
(Projet ANR-15-CE33-0008) et du Laboratoire  
« Savoirs, Textes, Langage » (CNRS / Université de Lille)

PEETERS  
LEUVEN - PARIS - BRISTOL, CT

2021

## TABLE DES MATIÈRES

Leone GAZZIERO : Aristote et le langage. Mode d'emploi . . . . .	1
Walter LESZL : Aristotle on Language and on Language and Thought. . . . .	9
Simon NORIEGA-OLMOS : Aristotle's Semantic Thinking and His Notion of Signification in <i>De interpretatione</i> 1 and Beyond .	81
Luca GILI : Tensing the Verbs . . . . .	143
Ana Maria MORA-MARQUEZ : Elements of (Dialectical) Argumentation Theory in Aristotle's <i>Topics</i> . . . . .	173
Myriam HECQUET : Aristote linguiste et grammairien : l'analyse de la λέξις dans les <i>Réfutations sophistiques</i> . . . . .	201
Leone GAZZIERO : Ὁ ἄπειρος πρῶτος τὴν ψῆφον βαλέτω. Leaving No Pebble Unturned in <i>Sophistici elenchi</i> , 1. . . . .	241
Pierre CHIRON : La question du langage dans le premier livre de la <i>Rhétorique</i> d'Aristote . . . . .	345
Andrea FALCON : Aristotle on the Infant Mind in <i>Physics</i> I 1. . . .	367
Michel CRUBELLIER : La pensée langagière dans le <i>De Anima</i> d'Aristote . . . . .	383
Giuseppe FEOLA : Φαντασία and νοῦς: on the Relation between φαντάσματα and νοήματα in Aristotle's Psychology. . . . .	413
Annick JAULIN : <i>Metaphysica</i> Z 17. . . . .	439
Aurélien DIJAN : Aristote et le langage – une bibliographie essentielle . . . . .	457

## ARISTOTE ET LE LANGAGE. MODE D'EMPLOI

Leone GAZZIERO  
(Cnrs, Université de Lille)

L'étude des faits linguistiques chez Aristote se heurte d'emblée à une difficulté majeure, que l'on rencontre – pour ainsi dire – à même les textes : tout nombreuses et tout influentes qu'elles soient par ailleurs (et elles sont l'un et l'autre), les vues d'Aristote sur le langage s'offrent au lecteur en ordre quelque peu dispersé. Surtout, si tant est qu'il en parle souvent, Aristote ne fait nulle part du langage et de la signification l'objet d'une enquête autonome et méthodique<sup>1</sup>. Cette dissémination rend malaisé tout effort de synthèse visant à dégager quelque chose comme une doctrine aristotélicienne du signe linguistique et de son fonctionnement. On peut même se demander s'il est légitime d'envisager la réflexion d'Aristote sur le langage dans les termes d'une théorie ou d'une conception dont le statut et la vocation seraient de l'ordre de la connaissance scientifique<sup>2</sup>. En effet, même si on laisse de côté le fait qu'il faudrait

<sup>1</sup> Nous retrouvons ici le constat – formulé en passant et de manière passablement dogmatique dans Gazziero 2019 – qui constitue le point de départ de plusieurs travaux consacrés au langage chez Aristote. Tel est notamment le cas de Cauquelin 1990, dont nous abandonnons toutefois le rêve d'« achever l'œuvre écrite » par la lecture (p. 6) en déployant, reliant, structurant, en un mot : en actualisant les prétendus « éléments constitutifs d'une véritable théorisation » aristotélicienne du langage, éléments qui resteraient potentiels ou qui n'apparaissent que par bribes dans les différents livres du corpus (p. 6). Si tant est que cette conception existe, il est tout sauf évident que son trait le plus caractéristique soit, comme le suggère d'entrée de jeu l'autrice, d'être le reflet d'une société – la « démocratie athénienne » – dont elle transcrirait et les lieux de partage (comme, lit-on p. 6, « le prétoire [*sic*], la rue ou la place, l'agora, la tribune, l'école, la maison, le théâtre, l'atelier ou l'officine ») et les « cercles d'inégalité » ou encore les « exclusions » (« inutile », lit-on p. 7, « de discourir sur le langage de qui ne peut en avoir ou sur la parole qui se nie elle-même »).

<sup>2</sup> Crubellier & Pellegrin 2002 émettent des réserves en tout point analogues au début du chapitre qu'ils consacrent aux pratiques et théories du discours chez Aristote en dénonçant l'anachronisme qui consiste à projeter chez ce dernier des constructions théoriques

commencer par harmoniser des considérations issues d'horizons disciplinaires aussi disparates que l'étude du vivant ou celle des faits littéraires et des techniques oratoires, en passant par l'analytique, la dialectique, la psychologie ou encore la philosophie première, il n'y a pas et, à proprement parler, il pourrait difficilement y avoir une théorie aristotélicienne de la signification des expressions linguistiques ou une science aristotélicienne du langage.

La thèse est – si l'on veut – à la limite de la caricature, mais si ce n'est pas Aristote lui-même qui la formule en toutes lettres, il s'agit d'une leçon que l'on peut tirer, sans trop les tirailler, d'un certain nombre de textes du corpus de ses écrits d'école. Trois au moins – notés ci-dessous [T1], [T2] et [T3] – paraissent éliminer jusqu'à la possibilité que l'investigation des faits linguistiques puisse déboucher chez Aristote sur un savoir positif.

Le premier passage sanctionne le divorce entre signification et démonstration<sup>3</sup> :

[T1] *Analytica posteriora* II 7, 92b 32-33 : « ἔτι οὐδεμία ἀπόδειξις ἀποδείξειεν ἂν ὅτι τοῦτο τοῦνομα τοῦτι δηλοῖ [de plus, aucune démonstration ne démontrerait que ce nom-ci montre cette chose-ci] ».

qui lui demeurent étrangères. En un mot comme en cent : « Au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. la linguistique n'existe pas » (p. 113), notamment chez Aristote.

<sup>3</sup> La section dont nous avons tiré [T1] a été étudiée en quelque détail par Bolton 1976 ; Whitaker 1996, 209-214 ; Charles 2000, 62-69 ; de même que Modrak 2010, 254-260. Cependant, ils ont tous évité d'aborder ce passage en particulier, voire de le mentionner tout court. On comprend – jusqu'à un certain point – la réticence des interprètes face à un propos dont la place dans l'économie du chapitre n'est pas immédiatement évidente et dont la leçon admise, surtout, est loin de faire l'unanimité. Aussi, d'une part, De Rijk 2002, 676 a suggéré qu'il vaudrait mieux déplacer les lignes 92b 32-34 et les lire comme la conclusion de l'argument précédent (à savoir tout de suite après 92b 25, plutôt qu'à l'endroit où elles ont été transmises) ; d'autre part, tout plausible qu'elle soit par ailleurs (pour les raisons évoquées par David Ross dans une note qu'on lira p. 627 du commentaire de son édition des *Seconds analytiques*), l'« ἀπόδειξις ἀποδείξειεν » n'est pas la seule leçon transmise par les manuscrits (parmi les plus anciens, l'Urbinas 35 et le Marcianus 201 omettent ἀπόδειξις ; l'Ambrosianus 490 a ἐπιστήμη à la place... de plus, dans le Laurentianus 72, 5 on lit « εἶεν » au lieu de « ἀποδείξειεν »). En l'occurrence, les deux problèmes ne compromettent pas l'intérêt de [T1]. Puisqu'il s'agit d'un argument complet, encore que de confort (il s'ajoute aux précédents : « ἔτι οὐδεμία κτλ. »), qu'il soit à lire (ou pas) quelque six lignes plus haut n'a pas d'impact direct sur notre façon d'entendre l'argument lui-même ; tout au plus, la nouvelle séquence dans laquelle il s'inscrit modifiera la façon dont nous comprenons sa destination. Puisqu'il s'agit d'exclure, sur la base de [T1], que la signification puisse faire l'objet d'un savoir démonstratif, le fait qu'on sous-entende ἀπόδειξις ou qu'on lui substitue ἐπιστήμη revient essentiellement au même, tout comme revient essentiellement au même le fait qu'aucune démonstration ne démontre

Quelle que soit sa nature, la signification n'est – faut-il croire – ni une propriété en soi des expressions linguistiques ni une relation nécessaire entre un mot et ce qu'il signifie<sup>4</sup>. On ne saurait démontrer pourquoi tel nom signifie ceci plutôt que cela, est associé à telle chose plutôt qu'à telle autre. De fait, Aristote décrit bel et bien comment il se fait qu'un nom, quel qu'il soit, en vient à signifier une chose, quelle qu'elle soit : il en devient tout simplement le symbole, grâce à une convention<sup>5</sup>. En revanche, il n'y a pas de principe qui permet de fonder en raison pourquoi tel mot précis signifie telle chose en particulier. Autrement dit, « “rose” est le nom de la rose » n'est la conclusion d'aucun syllogisme dont les prémisses révéleraient une quelconque régularité (qu'elle soit physique, psychologique, ou autre).

En un sens, les faits de signification sont même ce qu'il y a de plus éloigné du domaine de ce que l'on peut connaître tout court, comme le suggèrent notre deuxième et troisième texte :

[T2] *Metaphysica* E 2, 1026b 2-5 et 13-14 : « ἐπει δὴ πολλαχῶς λέγεται τὸ ὄν, πρῶτον περὶ τοῦ κατὰ συμβεβηκὸς λεκτέον, ὅτι οὐδεμία ἐστὶ περὶ αὐτὸ θεωρία. σημεῖον δέ· οὐδεμιᾶ γὰρ ἐπιστήμη ἐπιμελὲς περὶ αὐτοῦ

cela (οὐδεμία ἀπόδειξις ἀποδείξειεν ἂν ὅτι κτλ.) ou qu'il n'y en ait pas de démonstration tout court (οὐδεμία ἀπόδειξις εἶεν κτλ.).

<sup>4</sup> Le lexique aristotélicien de la signification est riche et varié ; qui plus est, Aristote s'en sert de manière peu rigide. Il est par conséquent judicieux – du moins en première instance – de ne s'arrêter que ponctuellement sur les questions d'ordre terminologique. On remarquera, en l'occurrence, qu'Aristote utilise en [T1] le verbe δηλώω (*montrer, rendre visible, faire voir, manifester*) qu'il réserve ailleurs à une tout autre famille de signes – sinon tout à fait dépourvus de signification – du moins étrangers au langage, à savoir les bruits inarticulés que produisent certains animaux dont Aristote affirme, précisément, qu'ils montrent quelque chose (à en croire Aristote lui-même dans *Politica* I, 2, 1253a 10-14, des états de plaisir et de déplaisir notamment et, plus en général, les affects que ces bêtes se manifestent les unes aux autres), sans être des mots pour autant : « δηλοῦσί γέ τι καὶ οἱ ἀγράμματοι ψόφοι, οἷον θηρίων, ὃν οὐδέν ἐστιν ὄνομα [les bruits inarticulés aussi montrent quelque chose, comme ceux des bêtes, mais aucun d'entre eux n'est un nom] » (*De interpretatione* 2, 16a 28-29).

<sup>5</sup> C'est là la lecture la plus naturelle – presque une traduction mot à mot – de la clause « ὅταν γένηται σύμβολον » (*De interpretatione*, 2, 16a 27-28) qui a fait couler beaucoup d'encre (Bolton 1985, Chiesa 1986, Sedley 1996, De Angelis 2002, De Cuypere & Willems 2008, etc.), mais dont l'interprétation est pour l'essentiel arrêtée depuis au moins Boèce (*In De interpretatione. Editio secunda*, 59.28 - 60.3), que nous nous contentons de paraphraser ici : il n'y a pas de symbole aussi longtemps qu'on ne se sert pas d'une certaine expression articulée par la voix pour signifier quelque chose. Le devenir symbole du symbole n'a pas grand-chose à faire avec le symbole lui-même : il dépend en tout et pour tout du fait que ceux qui s'en servent (cf. *Sophistici elenchi* 1, 164a 20 - 165a 17) le font précisément de telle ou telle façon.

οὔτε πρακτικῆ οὔτε ποιητικῆ οὔτε θεωρητικῆ. [...]. καὶ τοῦτ' εὐλόγως συμπίπτει· ὥσπερ γὰρ ὄνομά τι μόνον τὸ συμβεβηκός ἐστιν [puisque l'étant se dit de plusieurs façons, il faut en premier lieu dire de celui qui est par accident qu'il ne fait l'objet d'aucune science. En voici un indice : aucune science ne s'en soucie, ni pratique, ni productrice, ni théorique. (...). Il y a une excellente raison pour qu'il en soit ainsi : de fait, l'accident n'est qu'à la façon d'un nom] ».

[T3] *De sensu et sensato* 1, 437a 11-15 : « κατὰ συμβεβηκός δὲ πρὸς φρόνησιν ἢ ἀκοῆ πλεῖστον συμβάλλεται μέρος, ὃ γὰρ λόγος αἰτιός ἐστι τῆς μαθήσεως ἀκουστός ὢν, οὐ καθ' αὐτὸν ἀλλὰ κατὰ συμβεβηκός· ἐξ ὀνομάτων γὰρ σύγκειται, τῶν δ' ὀνομάτων ἕκαστον σύμβολόν ἐστιν [c'est par accident que l'ouïe apporte la contribution la plus importante à l'intelligence. En effet, puisqu'on l'entend, le discours cause la connaissance, non par lui-même, mais par accident : il se compose, en effet, de mots, chacun desquels est un symbole] ».

Que l'accident et la science ne fassent pas bon ménage chez Aristote, voire – dans la plupart des cas – qu'ils s'excluent mutuellement, ne requiert guère de commentaire ici<sup>6</sup>. En revanche, il n'est pas sans intérêt pour notre propos de noter qu'Aristote fait de la relation de signification le parangon de ce qui demeure essentiellement étranger à toute forme de savoir : le nom est ce qu'il y a de plus extrinsèque dans la mesure où son lien avec les choses qu'il permet de nommer est parfaitement contingent, fortuit, c'est-à-dire accidentel. Par lui-même, aucun nom ne nomme aucune chose ; en retour, par elle-même, aucune chose ne porte le nom qui est le sien et ce n'est ni toujours ni le plus souvent que les deux ne font qu'un.

Que les faits de signification tombent en dehors du domaine de ce que l'on peut démontrer ou dont on peut maîtriser techniquement la production n'a pas empêché Aristote de revenir à maintes reprises aussi bien sur les raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas nous passer du langage que sur les conditions et circonstances dans lesquelles on s'en sert à bon ou à mauvais escient. De fait, si tant est qu'elle se manifeste de manière assez peu systématique, la curiosité d'Aristote vis-à-vis de l'ensemble hétéroclite des faits de langage est évidente, comme l'attestent les remarques

<sup>6</sup> De plus, la littérature récente à ce sujet s'est enrichie de plusieurs études qui portent précisément sur le chapitre du livre E des *Métaphysiques* dont [T2] est tiré. On se reportera pour les principaux titres à la section de la bibliographie que Berti 2015 réserve, p. 214-215, à l'« être par accident » (cf. notamment la monographie de Francesca Guadalupe Masi, Masi 2015).

et digressions qui émaillent ses écrits d'éthique et de politique (où Aristote va jusqu'à identifier dans le langage le fondement de la sociabilité humaine), de même que ses écrits d'histoire naturelle (où il décrit en quelque détail la morphologie et les fonctions de l'apparat de phonation), ou encore ses traités de dialectique, de poétique et de rhétorique (où il se penche souvent sur le discours et ses éléments comme moyen d'expression littéraire, outil de persuasion et d'argumentation, mais également comme instrument d'imposture et de mystification), sans oublier – bien entendu – les écrits sur l'âme (où Aristote insiste sur le rôle privilégié que le langage joue dans la transmission du savoir et où il esquisse la trame de liens qui unissent le langage à la perception, l'imagination et la pensée). Toute apparence de paradoxe disparaît d'ailleurs pour peu que l'on observe que, chez Aristote, l'étude des phénomènes langagiers est moins orientée par un questionnement du type « qu'est-ce que le langage ? » qu'elle ne vise à régler des problèmes plus pressants du type « quelles tournures sont les mieux adaptées à susciter tel ou tel sentiment et sont-elles les mêmes aussi bien à l'oral qu'à l'écrit ? » ou encore « en quoi le langage peut-il s'avérer une source de confusion et d'erreur non seulement lorsque nous discutons les uns avec les autres mais encore lorsque nous suivons le fil de nos propres raisonnements ? ». En forçant quelque peu le trait mais – croyons-nous – sans entorse majeure à la vérité, on identifiera alors la dimension fondamentale de la réflexion aristotélicienne sur le langage dans le fait que ses démarches, quelque distinctes – encore que perméables voire même solidaires – qu'elles soient par ailleurs, ont cela en commun qu'elles traitent le langage comme un moyen plutôt que comme une fin en soi, si bien que l'intérêt qu'il suscite au fil des textes se traduit moins par la constitution d'un domaine d'investigation indépendant que par l'effort de mieux comprendre pourquoi il est un élément indispensable à la vie des hommes et comment ces derniers l'exploitent pour révéler ou dissimuler le fond de leur pensée, pour dire les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles devraient être, ou encore pour s'influencer mutuellement, voire se tromper les uns les autres.

Montrer cela est, en tout cas, le pari collectif des onze contributions qu'on lira dans *Le langage. Lectures d'Aristote*. Animés par le sens du texte réel davantage que par celui du texte possible, ces essais partagent tous le souci d'indexer l'étude du langage chez Aristote sur des passages précis du corpus et, plus précisément, de ne poser aux écrits aristotéliciens

que les questions auxquelles ces mêmes écrits – tantôt pris isolément, tantôt mis en relation les uns avec les autres – apportent une réponse. C’est là leur idéal régulateur et leur dénominateur commun. Il s’agit surtout de la figure de la vérité dont ils se veulent solidaires : « revenir aux textes eux-mêmes » signifie, pour l’essentiel, les prendre comme point de départ et ne jamais leur fausser compagnie.

#### BIBLIOGRAPHIE

##### Sources

- Aristotelis Analytica posteriora*, W.D. Ross (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1949.  
*Aristotelis De interpretatione*, H. Weidemann (éd.), Berlin, W. de Gruyter, 2014.  
*Aristotelis De sensu et sensato*, W.D. Ross (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1955.  
*Aristotelis Metaphysica*, W.D. Ross (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1924.  
*Aristotelis Politica*, M. Curnis (éd.), Roma, L’Erma di Bretschneider, 2011.  
*Anicii Manlii Severini Boethii in librum Aristotelis Peri hermeneias commentarium. Editio secunda*, C. Meiser (éd.), Leipzig, Teubner, 1880.

##### Etudes

- Berti 2015 : E. Berti, *Aristote. Métaphysique. Livre Epsilon*, Paris, Vrin, 2015.  
 Bolton 1976 : R. Bolton, « Essentialism and Semantic Theory in Aristotle. *Posterior Analytics*, II, 7-10 », *The Philosophical Review*, 85, 1976, p. 521-533.  
 Bolton 1985 : R. Bolton, « Aristotle on the Signification of Names », dans AAVV, *Γλώσσα και πραγματικότητα στην ελληνική φιλοσοφία (Language and Reality in Greek Philosophy)*, Athens, Hellenike Philosophike Hetaireia, 1985, p. 153-162.  
 Cauquelin 1990 : A. Cauquelin, *Aristote. Le langage*, Paris, Presses universitaires de France, 1990.  
 Charles 2000 : D. Charles, *Aristotle on Meaning and Essence*, Oxford, Oxford University Press, 2000.  
 Chiesa 1986 : C. Chiesa, « Symbole et signe dans le *De Interpretatione* », J. Henri (éd.), *Philosophie du langage et grammaire dans l’antiquité*, Bruxelles, Editions Ousia, 1986, p. 203-218  
 Crubellier & Pellegrin 2002 : M. Crubellier et P. Pellegrin, *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, Paris, Seuil, 2002.  
 De Angelis 2002 : A. de Angelis, « Materialità e funzionalità del segno linguistico nel proemio del *Περὶ ἑρμηνείας* », *Linguistica e Letteratura*, 27, 2002, p. 9-37.  
 De Cuypere & Willems 2008 : L. de Cuypere et K. Willems, « Meaning and Reference in Aristotle’s Concept of the Linguistic Sign », *Foundations of Science*, 13, 2008, p. 307-324.  
 De Rijk 2002 : L.M de Rijk, *Aristotle. Semantics and Ontology*, Leiden, Brill, 2002.

- Gazziero 2019 : L. Gazziero, « Dire et vouloir dire dans les arts du langage anciens et tardo-antiques : présentation », *Methodos*, 19, 2019, <https://doi.org/10.4000/methodos.6211>.
- Masi 2015 : F.G. Masi, *Qualsiasi cosa capiti. Natura e causa dell'ente accidentale. Aristotele, Metafisica Epsilon 2-3*, Amsterdam, A.M. Hakkert, 2015.
- Modrak 2010 : D.K.W. Modrak, « Nominal Definition in Aristotle », dans D. Charles (éd.), *Definition in Greek Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- Sedley 1996 : D. Sedley, « Aristotle's *De interpretatione* and Ancient Semantics », dans G. Manetti (éd.), *Knowledge through Signs. Ancient Semiotic Theories and Practices*, Turnhout, Brepols, 1996, p. 87-108.
- Whitaker 1996 : C.W.A. Whitaker, *Aristotle's De Interpretatione. Contradiction and Dialectic*, Oxford, Clarendon Press, 1996.